

L'Abette de la Nouvelle-Orléans... PUBLISHERS CO. LIMITED... 329 rue de la Charité, N. O., La.

TEMPERATURE. Du 28 juin 1912. Thermomètre de E. Claudel, Ophtalmien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., La.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. Les Pieds Rouges. La Bombe. Le Vieux des Miracles. Le Revolver. Confidences. Cuisine. Près du bonheur, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

L'INSOLUBLE QUESTION.

La question guelfe vient de se réveiller. La mort tragique du prince héritier de Brunswick fut dans un accident d'automobile tué dans un accident d'automobile tué dans un accident d'automobile...

ont signé une convention spéciale... En 1866, elle posait sur eux une saisie pour les sonnettes à la disposition des Cumberland. En 1884, le duc Guillaume de Brunswick était mort sans héritiers directs, le duc de Cumberland devait être appelé au trône de Brunswick. Cependant, le Conseil fédéral, sous la pression de Bismarck, décida qu'un prince qui se trouvait officiellement en guerre avec un prince confédéré (le roi de Prusse) et qui émettait des prétentions sur le territoire d'un Etat confédéré (la Hanovre) ne pouvait être admis dans le concert des princes confédérés.

rés, que les guelfes s'en prennent. En devenant duc de Brunswick et Lünebourg, le duc de Cumberland devrait reconnaître et reconnaître, en effet, non seulement l'annexion de la Hanovre, mais la constitution fédérale dans son ensemble. Par là, il plaçait ses loyaux sujets de la Hanovre dans la position la plus fautive. Fidèles au duc de Cumberland, ils deviendraient félons au duc de Brunswick. On craint que le duc de Brunswick n'ait le mouvement guelfe; mais ce mouvement lui serait une gêne et un blâme. De même que le mouvement légitimiste de la Hesse électorale s'est éteint dès que les princes eurent fait leur paix avec la Prusse, de même le mouvement guelfe, loin d'être vivifié, serait paralysé par la reconnaissance de Cumberland. Et l'on assiste à ce spectacle singulier que la Prusse empêche la réconciliation par arrangements de parti guelfe, ce dont le parti guelfe se félicite à part soi. Cela dit, il faut reconnaître que le mouvement guelfe est aujourd'hui plus vivant et l'on pourrait dire plus menaçant que jamais. Ce doit être un constant sujet d'étonnement que l'incapacité de la Prusse à assimiler les Hanovriens, c'est-à-dire ses loyaux sujets de la Hanovre, rien ne s'opposait à l'assimilation, ni la langue, ni la religion, ni même le patriotisme. Et cependant après quarante-six ans, la racine demeure. Le parti guelfe, il est vrai, a cessé d'être exclusivement dynastique. Il est devenu le refuge de tous ceux que blesse l'administration prussienne, de tous ceux que heurte l'esprit prussien. Cet esprit prussien, égoïste et illogique, ne repose pas sur le droit, mais sur la force; il n'est pas traditionneliste dans son essence. Il brise toutes les traditions qui ne sont pas la sienne. C'est la mentalité des conquérants qui bouleversent les pays occupés au nom de leur tradition d'occupants. Ses préoccupations sont d'ailleurs économiques et sociales beaucoup plus que politiques; rien n'est plus absurde. La politique de la Prusse est la négation du véritable esprit conservateur.

mauvais jours où les meilleures cantatrices ne se contentent pas en voir, ni prières ni concours ne parent la décifier à montrer son talent. Comme le docteur en témoignait ses regrets et sa confusion: "Laissons-la, dit le roi. Elle n'a pas envie d'aboyer et d'ailleurs pourquoi aboyerait-elle?" Belle parole qui honore la sagesse du monarque et sa modération.

La statue de Camoëns à Paris.

Paris 16 juin. Hier à en lieu, à l'angle du boulevard Deseaux et de l'avenue Camoëns, l'inauguration du monument élevé au poète portugais. Une pyramide supporte le buste lauré du poète. Une lyre entourée de lauriers la décore. Il y avait beaucoup de Portugais et de curieux. Une dizaine de discours ont été prononcés, parmi lesquels un discours de M. Jean Richepin, qui a revendiqué pour Paris l'honneur d'adopter Camoëns à cause de son génie, de la noblesse de sa vie et parce que le Portugal fut à un moment de l'histoire le champion de la civilisation latine. Des vers de M. René Ghil ont été lus. En voici un échantillon: Camoëns: O toi, des hommes et du destin Persecuté... Mais, eût-il été, trop divin Poème! Si, pour dorer de rêve le malin De ta lèvre envieuse, hélas! d'un trop divin Baiser, l'aventure et sa proue en Ne t'avaient vers mes Indes poussé—ou l'on aime Qui aime! C'était une jeune Javanaise qui récitait ces vers. Le public s'est dit: "Ah! bien... c'est du javanais." Pourquoi cette jeune Javanaise? C'est pour rappeler le fidèle esclave de Java, Antonio, qui fut si dévoué à son maître. Se rappelle-t-on un peu les aventures de l'auteur des "Lusiades"? Né à Lisbonne en 1824, d'une famille de gentilshommes pauvres, il fit ses études à l'Université de Coimbra où il apprit la philosophie, les langues mortes, le français, l'espagnol, l'italien et même le portugais. A dix huit ans, le jeune homme fut admis à la Cour de Lisbonne où il passa huit ans, dans de bas emplois. Mais il s'était épris d'une dame du palais, Dona Catharina de Azeite; il ne put pas cacher son amour, écrivit des sonnets enflammés; en ce temps, la sévérité des mœurs était si grande en Portugal, que quiconque pénétrait la nuit dans les boudoirs du palais était décapité. Cette intrigue fut un scandale qui fit exiler le jeune poète à Santarém. Il revint, fut exilé de nouveau et obtint de faire partie comme simple soldat de l'expédition que le Portugal envoyait au Maroc. Dans cette expédition, Camoëns montra la plus grande bravoure; il perdit l'œil droit d'un coup de feu, et gagna l'amitié du chef des troupes portugaises, Don Alphonse de Noronha, avec lequel il revint à Lisbonne. Là, nouvelle aventure: dans une querelle où il prit le parti de deux de ses amis attaqués, il blessa un serviteur du Roi et fut mis en prison. Las de la mauvaise fortune qui, dans son pays, s'attachait à lui, Camoëns s'engagea pour les

Indes, dont son protecteur Don Alphonse de Noronha était gouverneur. Il débarqua à Goa, en 1583, fit partie de l'expédition de Cochim, et l'année suivante, de l'expédition de Malabar de Bab-el-Mandeb. Il y avait, comme on pense, bien des irrégularités et bien des abus dans l'administration des Indes. Camoëns ne put se tenir de publier un satyre qui le fit exiler aux Moluques. Plus tard il obtint une assez bonne place à Macao. C'est là qu'il composa ses "Lusiades", histoire poétisée du Portugal, épopée du grand voyage aux Indes de Vasco de Gama. L'épique du géant Adamastor, gardien du cap des Tempêtes est célébré dans toutes les langues. Diagracois, ayant perdu sa place, Camoëns s'était embarqué pour rentrer à Goa. Le vaisseau fit naufrage près des côtes cambogiennes. Camoëns se sauva à la paga perdant tout sauf le manuscrit de son poème, qu'il élevait d'une main hors de l'eau, vers la légende, pendant qu'il navigait de l'autre. A Goa, le malheureux homme de génie eut encore maintes mésaventures; en 1599, accompagné du fidèle esclave javanais Antonio, il regagna le Portugal. Son poème imprimé obtint un succès très vif et lui valut la protection du jeune roi Dom Sébastien. Mais ce Roi aimait les lettres trouva la mort dans son expédition du Maroc; la misère du poète devint affreuse. On dit que le dévoué Antonio allait mendier pour lui le soir dans les rues et que Camoëns mourut à l'hôpital. Lui et Cervantes sont deux exemples du don fatal qu'exalte le génie et de l'amertume du laurier. (Après tout, leur vie déplorable fut peut être pleine d'intérêt, et même charmante à ses heures, au moins que l'imagination dorait tout dans leurs taudis et où les personnages de leurs livres venaient autour d'eux.

Le Carrosse du Speaker.

Le Speaker de la Chambre des Communes, sur les Présidents de toutes les autres Assemblées législatives de l'Europe et de l'Amérique, la supériorité d'avoir un carrosse d'Etat. Ajoutons bien vite qu'il n'a pas souvent occasion de s'en servir. Cette voiture de gala est réservée pour les fêtes du Couronnement du Roi et les autres cérémonies d'un caractère extraordinaire. On ne l'a-telle pas plus de quatre ou cinq fois dans un siècle. Combien de Speakers ont dirigé pendant de longues années les débats de la Chambre des Communes et sont allés sommer à la Chambre des Lords avec un titre de vicomte et la pension d'usage sans avoir eu la satisfaction de s'asseoir sur les coussins de velours rouge du plus historique des carrosses dont s'enorgueillit le Royaume-Uni. Cette voiture monumentale pèse un peu plus de deux mille kilos, dit M. Oakley Williams dans le "Pall Mall", mais elle est si bien équilibrée et si bien suspendue qu'un homme de force moyenne peut la mettre en mouvement. Les origines du célèbre carrosse d'Etat ont donné lieu à de vives controverses; c'est le sort de toutes les institutions dont les débats se perdent dans la nuit des temps. Suivant la version la plus accréditée, cette voiture aurait appartenu au Speaker Lenthall, qui exerçait ses fonctions sous le Protectorat de

Cromwell et la décoration aussi bien que les ornements sont à coup sûr du style qui date du règne de Jacques Ier et qui s'est maintenu en Angleterre pendant presque toute la durée du dix-septième siècle. Les peintures qui ornent les panneaux sont d'une époque plus récente; elles sont généralement attribuées à Orriani, un artiste italien qui était venu s'établir en Angleterre et est mort à Londres en 1785. Sur une des portes est peint un personnage qui présente la Grande Charte et le Bill des Droits à un Génie de l'Histoire qui paraît avoir quelque ressemblance avec George III. Ce serait de la part de l'Etat britannique une prodigieuse erreur que de s'en tenir à l'entrée de la voiture et à la nourriture de quatre chevaux exclusivement affectés au service d'une voiture qui ne s'attelle pas plus de quatre ou cinq fois dans un siècle; mais l'esprit pratique des Anglais sait concilier les intérêts du Trésor public avec le respect des antiques traditions. Le privilège de fournir les chevaux qui doivent traîner le carrosse de gala du Speaker de la Chambre des Communes, a été concédé à une maison de brasserie. On sait que les brasseries de Londres ont seules conservé la race des grands destriers qui portaient dans les batailles les chevaliers armés de toutes pièces et qu'elles rivalisent de luxe dans les équipages qui transportent les barils de bière aux gares ou vont les livrer à domicile aux consommateurs.

Le duc d'Aoste attaqué par des brigands.

Dernièrement, le duc d'Aoste, revenant de voyage, regagnait le château de Capo di Monte en automobile, accompagné de son officier d'ordonnance et de son chauffeur, lorsque, en traversant un bois, l'automobile fut arrêtée par un groupe de 15 hommes armés. Deux de ceux-ci couchèrent les automobilistes en joue. Lorsque le chauffeur eut fait connaître les personnes qu'il conduisait, les bandits s'enfuirent. Le duc fit lui-même ce récit à la police de Naples. Commencement d'un procès. Seoul, Corée, 28 juin.—Les préliminaires du jugement des cent vingt-trois Coréens arrêtés relativement à l'assassinat du gouverneur général, Comte Terauchi, ont commencé vendredi matin. Les accusés sont arrivés à la cour sous bonne garde; seize avocats, dont sept Coréens et neuf Japonais les représentaient. L'auditoire consistait de cent vingt parents des prisonniers et de douze missionnaires Américains. On s'attend à ce que le procès dure plusieurs semaines. Assemblée Générale de la Louisiane. Baton Rouge, 28 juin. On raisonne des nombreux projets de loi à l'ordre du jour, la Chambre s'ajournera samedi. Cette décision a été prise sur motion de M. Roberts, votée par 45 voix contre 31. Plusieurs bills ont été discutés aujourd'hui, entre autres celui déposé par M. Labarre, autorisant les combats de boxe à la Nouvelle-Orléans jusqu'à vingt reprises. Ce bill a été passé en troisième lecture.

Collège Soule.

Les fêtes de fin d'année du Collège Soule ont eu lieu hier matin, à 11 heures, dans une des salles de cette institution, coin des rues St-Charles et Lafayette. Le Collège Soule est, comme on le sait, une des plus importantes maisons d'éducation du Sud, et le palmarès compte tous les ans les noms d'un grand nombre d'élèves. Une foule nombreuse de parents et d'amis des élèves avait pris place dans la salle et assisté à l'exécution d'un intéressant programme. Après un discours de bienvenue prononcé par Ivo J. Guillory, le colonel Georges Soule, directeur du Collège, a donné lecture de son rapport annuel, puis dans un éloquent discours a rappelé aux élèves leur devoir envers la société. M. Soule a parlé aussi des devoirs des parents et des droits des enfants. Le distingué pédagogue a donné plusieurs excellents conseils aux jeunes gens, qui ayant terminé leurs études, vont se lancer dans la vie active, se créer une carrière, leur recommandant de toujours suivre la ligne droite qui seule peut leur assurer le succès. Les prix et médailles ont été décernés par le professeur Edward E. Soule, et les diplômés par le colonel Soule. Un discours d'adieu, prononcé par M. J. E. Sanders, a clos la cérémonie. Voici les noms des élèves qui ont passé avec succès les examens de l'école de Commerce et reçu leurs diplômes: M. M. Philip Ayo, Hugo E. Broadnax, Edward L. Boudreau, Barbara G. Brubacher, William E. Batty, Roger W. Brady, Ben K. Beauchamp, James W. Brock, Patrick A. Brignac, Ruben L. Bankston, Benjamin W. Bone, Jr., John J. Carter, Leslie A. Darnall, Michael C. Drew, Henry F. Dillman, James V. De Reuter, John J. De Witt, Ernst J. Ehrenring, James M. Ford, Joaquin T. Garcia, Léon Joseph Guéry, William J. Hugo, Rudolph L. Heltkamp, Walter C. Hamilton, Henry Hausmann, Albert J. Kern, Sabon P. Landry, Fernon R. Lee, John A. McCoy, John G. Moll, Jr., Stephen J. Muser, Henry P. Mirandona, William C. Miller, Anthony J. Parrino, Jose Poch, Charles E. Ramos, Kirby B. Ricka, Solomon A. Stern, Ashton D. Scott, James A. Stouse, Walter P. Stouse, Charles E. Schmidt, Elizabeth Sandborn, John E. Sanders, Sophie M. A. Serpas, Nicholas B. Travis, Laurence H. Thom, James E. Taylor, Zachary Taylor, Jr., Marie A. Talbot, Claiborne E. Talbot, Maurice E. Simon, Boque J. Vergara, Gustav A. Waterland et William Zetzmann. TRIBUNAUX. COUR CIVILE DE DISTRICT. Successions ouvertes: Minnie Michel, Mary McAffery. Violation de l'émancipation: Louis P. Armbruster. Nicholas Norris vs Hy Peters, réclamation de \$450. DEUXIEME COUR CRIMINELLE DE CITE. JOSEPH A. M. ADOLPH. Comparutions: Frank Frey violation de l'acte 107 de 1902, Oscar Lindsey, méfaits, Joe. Michel, méfaits; Mannie Vath, larcin; Joe. Ranson, attaque à main armée; Annie Meyers, Rose Richardson, Chas. Semelle, actes de violence; Alice Johnson, détournement. Acquitté. James C. Bagnetto, acte de violence; Joseph Watson, attaque et blessure. Condamnations: Charles Arena, larcin, 8 mois de prison; Gustavo Moran, actes de violence, \$25 d'amende ou 3 mois de prison; Mike Sansovich, actes de violence, \$25 d'amende ou 30 jours de prison; Mary Ernestine, attaque à main armée, \$10 d'amende ou 30 jours d'incarcération; Antonio Perrotti, violation de l'acte 107 de 1902, \$25 d'amende ou 60 jours de prison. Envoyés devant la Cour Criminelle: Eugène Fortune, attaque et blessure; Edw Brooks, Louis Né, vol avec effraction.

Feuilleton DE L'ABEILLE DE LA N. O. No. 28 Commencé le 28 mai 1912. LE Docteur Miracle GRAND ROMAN INÉDIT Par Pierre Sales PREMIERE PARTIE. —On!... oui... c'est moi... j'entends très bien... vous voulez que je vous salue?... parlez... vous m'entendez... très bien... Je vous remercie

beaucoup, monsieur, pour la promptitude avec laquelle vous avez bien voulu vous occuper de moi. Je vous dérangeai, je le crains, assez souvent. Je m'en excuse, à l'avance, auprès de ces demoiselles... Encore merci, monsieur! John-Harry se retourna, le visage tout malicieusement, vers sa sœur, qui était venue à l'arrière de la pièce. Mis. Eva ne s'étonna pas. —Vous, naturellement!... est-ce que vous n'êtes pas un couquinard, partout!... Mais moi!... je parle ce que je demande, moi, la communication... et avec votre appareil à vous... et que je mette un quart d'heure à l'obtenir! Très malicieuse, elle aussi, elle s'avançait vers le téléphone, voulait décrocher immédiatement le récepteur, que John-Harry avait replacé. Son frère la força à patienter une minute. —Cela ferait confusion... Maintenant, vous pouvez appeler... ou voulez-vous que je demande un numéro pour vous? —No, no!... Vous, on reconnaît votre voix... tandis que moi!... Mais, aujourd'hui, évidemment, ces demoiselles n'étaient que de bonne grâce, qu'empressément; car à peine mis Eva avait-elle décroché le récepteur qu'elle entendait: —J'écoute! Et rien que cette rapidité troublait mis Eva, qui ne se rappelait pas tout de suite son numéro de téléphone de Neully... Et comme elle hésitait, la communication fut immédiatement occupée. —Vous voyez!... elles n'attendent même pas qu'on cherche à se souvenir!... Quel numéro voulez-vous donc demander, ma sœur. —Le 928... à Neully!... s'écria-t-elle enfou. Bien entendu, on ne l'écoutait plus. Il fallut que son frère s'en mêlât; et très rapidement alors, la communication était donnée. —Le 928... Neully... c'est bien toi! On lui répondit que oui. —C'est moi! déclare-t-elle du ton le plus autoritaire: moi, mis Evangéline Goldenspeech... Donnez-moi la princesse!... Oai, oai, la princesse... mon élève, naturellement!... Et très vite elle souriait: —C'est vous, princesse, ma colombe!... Je vais être bien en retard, n'est-ce pas?... Mais je n'ai pas su résister au plaisir de venir voir mon frère, dont j'ai en l'adresse à l'ambassade. Hein?... Oai, oai, princesse ma colombe, je suis chez lui... Vous voulez bien parler? Radiance, mis Eva passa l'autre oreille à son frère. —C'est mon élève, dit-elle tout orgueilleuse: la princesse Kita, fille du maharajah de Kivani, qui veut vous connaître! Mais, à ces mots, la main de

baron d'Oufangon était prise d'un tremblement fou... le récepteur lui échappait... une pâleur livide envahissait son visage. —Qu'avez-vous, John-Harry?... Le frère, je suis sûr! N'était-ce pas la seule explication plausible du bouleversement qui s'était immédiatement emparé de son frère?... Mais celui-ci en fournissait une autre explication, en prédisant exaspéré sur le Cipay et le Soudanais, qui étaient comme bloqués au bout de la pièce, et écoutaient, le visage béat. —Les drôles!... Ils n'avaient pas attendu son cri de colère, s'étaient enfilés, trébuchant l'un sur l'autre. Quand John-Harry se retourna vers sa sœur, il était fort calme, avait dominé tout tremblement de colère. —Il faut, dit-il, en haussant les épaules, que je les aie tous dans les jambes, ces deux frères-là... Je finirai par me décider à avoir des domestiques européens... Et il repréna le récepteur; et ses traits avaient une indolente expression de galanterie, tandis qu'il murmurait, la voix plus solide encore: —Ma sœur ma dit, Altesse, que vous avez bien voulu exprimer le désir de connaître son frère! Une petite voix, certainement délicate, malgré la transforma-

tion que lui faisait subir le téléphone, répondit: —Oai, monsieur le duc!... Je veux vous connaître... et vous connaître tout de suite... pour vous demander de me laisser votre cœur!... Je sais à quelle noble pensée, à quelle générosité vous obéissez, en désirant qu'elle vive indépendante désormais... Mais si elle me quittait, je serais si malheureuse!... Alors, il faut que vous me promettiez qu'elle ne me quittera pas, tant que je ne lui en aurai pas donné la permission. Et pour que votre amour-propre, et le sien, n'en souffrent pas, elle ne sera plus gouvernée ou institutrice... Elle sera ma dame du palais, ma dame d'atour... ma dame d'honneur!... le titre que vous voudrez!... Vous consentez, monsieur le baron d'Oufangon? —Altesse, articula lentement comme difficilement... John-Harry: vous devez être bien jolie, bien charmante, et sûrement très bonne, pour qu'il suffise de vous entendre à distance, et d'avoir envie de vous dire oui tout de suite... même quand on ne vous connaît pas!... y a cinq minutes! Oai je viens seulement d'apprendre votre existence!... —C'est bien votre tante, monsieur le duc: comment avez-vous pu rester tant d'années sans correspondre avec ma bonne Eva? —J'avais évidemment tort,

Altesse, puisque vous me le reprochez... et je le sens bien par moi-même, depuis que ma sœur est auprès de moi: aussi est-ce un gros sacrifice que vous me demandez, de vous la laisser!... Mais c'est tant pis pour moi si vous vous êtes emparée de son cœur... —Je l'aime bien, voilà tout! —Et moi, Altesse, j'éprouve pour vous, avant de vous connaître, la plus entière, la plus respectueuse sympathie. —Oh!... respectueuse!... je suis un tout petit bout de femme! gnère plus haute qu'une pouce!... c'est pour cela, du reste, que tout le monde m'obéit! —Je n'ai donc qu'à vous obéir, Altesse en vous demandant humblement la permission de vous baisier la main? —Comme vous êtes gentil!... je vais demander à mon père qu'il vous invite tout de suite! De nouveau, John-Harry fut pris d'un tremblement, mais immédiatement réprimé. —Je sais, dit-il, qu'il est parmi les meilleures amies, la plus fidèle alliée des Anglais; je serai profondément honoré d'être reçu par lui. Puis il passa le récepteur à mis Eva et, s'étant redonné une allure indifférente, se promena dans la pièce, tandis que mis Eva achevait de bavarder avec son élève, lui demandant encore la permission, quoique dame d'atour, ou dame du palais, ou dame

d'honneur, de ne pas quitter tout de suite ce frère qu'elle prétendait détester, et dont elle ne savait plus se séparer! Et maintenant, le frère et la sœur se retrouvaient, face à face, sur le balcon, John-Harry impassible, mis Eva bouleversée de plaisir. —Vous comprenez, Harry, pourquoi je ne puis accepter vos offres?... pourquoi j'ai dû demeurer auprès de cette ravissante créature, qui m'aime, vous le sentez bien, de tout son cœur?... et que j'ai le devoir de conserver à l'indifférence anglaise, malgré tout ce qu'on fait pour me l'arracher! Son visage se contracta un peu. —Vous n'êtes plus au courant des événements de l'Inde, John-Harry?... Il faut que vous sachiez que le maharajah qui jusqu'en ces dernières années, avait une âme d'Anglais autant que d'Hindou, s'est laissé prendre par une Française... une misérable femme!... une aventurière émérite!... Et il l'a épousée!... —Le maharajah de Kivani?... fit John-Harry profondément surpris: avoir pris pour femme une étrangère! —C'est sa seconde femme, vous devinez bien!... L'autre était une merveilleuse, parait-il, de beauté, de bonté, d'intelligence, d'ina-